

Dorothy Tarrant, M. A. *The Hippias Major* attributed to Plato, with  
introductory essay and commentary

Marie Delcourt

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Delcourt Marie. Dorothy Tarrant, M. A. *The Hippias Major* attributed to Plato, with introductory essay and commentary. In:  
Revue belge de philologie et d'histoire, tome 7, fasc. 4, 1928. pp. 1510-1511;

[http://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1928\\_num\\_7\\_4\\_6571\\_t1\\_1510\\_0000\\_1](http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1928_num_7_4_6571_t1_1510_0000_1)

---

Document généré le 29/06/2017

**Dorothy Tarrant**, M. A. *The Hippias Major* attributed to Plato, with introductory essay and commentary. Cambridge, Univ. Press. 1928, 1 vol. in-8° de LXXXIV-104 pp. 12 sh. 6 p.

Comme Wilamowitz et pour les mêmes raisons que lui, M<sup>me</sup> Tarrant estime que le *Grand Hippias* n'est pas de Platon, mais d'un de ses élèves qui écrivait bien son style. L'ouvrage aurait été composé après *Gorgias*, la *République* et *Phédon*, antérieurement à *Parménide*, *Théétète* et *Philèbe*. La théorie des Idées y est supposée connue et, comme dans *Gorgias*, le plaisir, moralement indifférent, est distingué du bien. Le style ressemble surtout à celui de la *République* et de *Phédon* ; malgré l'habileté de l'auteur, pas mal de traits trahissent une main qui ne peut être celle de Platon, par exemple l'intervention du personnage fictif et anonyme qui ressemble à Socrate comme un frère et qui est supposé le harceler de questions.

Le plus honnêtement du monde, M<sup>me</sup> Tarrant cite les quelques endroits qui lui paraissent rendre impossible l'attribution à Platon, et, d'autre part, les nombreux « echoes of platonic phrases » qui feraient du disciple inconnu un maître du style platonicien. Le commentaire, très abondant, est tout à fait intéressant. Entre la longue introduction et les longues notes s'épanouit le dialogue entre Socrate et le sophiste Hippias, étonnante bouffonnerie philosophique qui se termine par des distinctions et des acheminements à une œuvre esquissée.

Comment a-t-on pu sérieusement mettre en doute l'authenticité d'un tel ouvrage ? Parce que, dans aucun autre dialogue, Platon ne fait intervenir un questionneur absent, au nom duquel Socrate presse et talonne sa victime ? Mais irons-nous lui refuser le *Banquet* parce que, nulle part ailleurs, il ne met en scène des discoureurs parlant à l'envi sur un même sujet ? Ou bien parce que la plaisanterie dure trop longtemps et qu'Hippias met vraiment beaucoup de complaisance à s'indigner contre l'homme au bâton ? Ailleurs *Gorgias* est d'un ridicule moins voyant, mais dialecticien presque aussi misérable. Il reste des difficultés dans le *Grand Hippias*, même en dehors de celles auxquelles Wilamowitz s'est achoppé. La moindre n'est pas la gaucherie avec laquelle le corps même du dialogue s'articule à l'introduction. Platon n'a pas beaucoup de transitions aussi maladroitement que celle-là (286c). Mais qu'y faire ? *δαιμόνιος ὁ ἀνήρ*. En tous cas, s'il fallait attribuer le *Grand Hippias* à un élève anonyme, celui-ci ressemblerait autant à Platon que l'impitoyable questionneur à Socrate lui-même et qu'à Musset le jeune homme en noir.

Et comment suivre sur ce point Wilamowitz et ses partisans, lorsqu'on les voit obligés de rapprocher des passages parallèles empruntés à des dialogues postérieurs? Si leur thèse est vraie, on comprend que l'auteur inconnu imite *Gorgias*, *Phédon* et les œuvres de Platon antérieurs à la sienne. Mais que Platon, arrivé à une maîtrise parfaite, dans *Théétète* ou *Philèbe*, indique qu'il se souvient d'un ouvrage peu marquant d'un de ses disciples, cela est bien difficile à admettre.

Il est certain qu'une lecture du *Grand Hippias* pose quantité de questions dont la solution nous manque. On veut que l'œuvre date de la première partie de la carrière de Platon. Il est bon de se méfier d'un raisonnement d'après lequel il serait plus difficile à Platon de faire une scène à six personnages qu'un dialogue à deux interlocuteurs. Mais il est certain qu'à ne voir que les indices tirés du style, on est tenté de dater le *Grand Hippias* assez haut, alors qu'il suppose une doctrine presque achevée. Et, quoique l'ouvrage soit surtout la comédie d'un caractère, il ne se comprend que comme élément d'un enseignement dialectique et métaphysique. M<sup>me</sup> Tarrant a eu mille fois raison d'interpréter en ce sens son devoir d'exégète. Philologie et philosophie ne marchent pas toujours de pair et trop de professeurs, dans Platon, ne voient que le décor, la poésie et le style. Voici un commentaire qui considère Platon comme un philosophe. Signalons notamment les remarques excellentes sur le passage (300A sqq) où Socrate discute de la convenance d'un attribut à un couple de sujets et à chacun d'eux. Dans *Théétète*, le même problème est effleuré, comme si la question, épuisée, pouvait être dépassée. Il est impossible de lire le *Grand Hippias* sans être frappé de l'importance que l'auteur lui a donnée.

Marie DELCOURT

**Eschine.** *Discours. Tome II (Contre Ctésiphon, Lettres)*, V. MARTIN et G. DE BUDÉ (texte établi et traduit). Paris, les Belles Lettres. 1928, in-8°, 159-159 pages (Coll. des Univ. de France).

J'ai analysé le premier volume de cet ouvrage dans le tome VI (n° 3-4) de la présente revue (juillet-décembre 1927 ; pp. 789-791) et j'en ai dépeint la structure et vanté les qualités. Je renvoie donc le lecteur à ce compte rendu pour ce qui concerne la façon dont le livre a été composé au triple point de vue du texte et de son apparat critique, de la traduction et des notes. Les auteurs sont restés fidèles à leurs principes dans le second volume, qui renferme le discours contre Ctésiphon